

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 hippodrome

douai  
 scène nationale

# L'ASSASSINAT DE JESSE JAMES PAR LE LÂCHE ROBERT FORD

## Andrew Dominik

Né en 1967 à Nouvelle-Zélande  
 Diplômé de la Swinburne Film School  
 de Melbourne en 1988, Andrew Dominik  
 attend toutefois l'an 2000 pour réaliser  
 son premier long-métrage, *Chopper*,  
 inspiré de la vie du légendaire criminel  
 australien Chopper Read.

Salué par la critique,  
 le film révèle au passage l'acteur Eric Bana.  
 Malgré ce succès, il doit attendre sept ans  
 avant de voir son prochain projet  
 se concrétiser :

*L'Assassinat de Jesse James  
 par le lâche Robert Ford*

sort ainsi sur les écrans français en octobre 2007  
 avec Brad Pitt dans le rôle du célèbre bandit.

2006 (sortie France : 10 octobre 2007) - États-Unis - couleur - 2h39 - V0

film d'**Andrew Dominik**

scénario : **Andrew Dominik**, d'après le roman de **Ron Hansen** (1983) - image : **Roger Deakins** - montage : **Dylan Tichenor** et **Curtiss Clayton**  
 premier assistant réalisateur : **Scott Andrew Robertson** - décors : **Patricia Norris** - costumes : **Patricia Norris** - effets spéciaux : **James Paradis** - musique : **Nick Cave** et **Warren Ellis** - son : **D. Bruce Carwardine** et **Richard King** - production : **Scott Free** et **Plan B** - producteurs : **Brad Pitt**, **Dede Gardner**, **Ridley Scott**, **JulesDaly** et **David Valdes** - distributeur : **Warner Bros.**

avec : **Brad Pitt** (Jesse James), **Mary-Louise Parker** (Zée James), **Brooklynn Proulx** (Mary James), **Dustin Bollinger** (Tim James), **Casey Affleck** (Robert Ford), **Sam Rockwell** (Charley Ford), **Jeremy Renner** (Wood Hile), **Sam Shepard** (Frank James), **Garret Dillahunt** (Ed Miller), **Paul Schneider** (Dick Liddil), **Alison Elliott** (Martha Bolton), **Lauren Calvert** (Ida), **Kailin See** (Sarah Hile), **Tom Aldredge** (le major George Hile), **Jesse Frechette** (Albert Ford), **Pat Healy** (Wilbur Ford), **Michael Parks** (Henry Craig), **Ted Levine** (le shérif Timberlake), **James Carville** (le gouverneur Crittenden), **Nick Cave** (le chanteur du saloon)...

## INTERVIEW DU RÉALISATEUR

Première - Comment ce film est-il né?

**Andrew Dominik** - J'ai trouvé le roman de Ron Hansen dans une librairie de Melbourne et j'ai tout de suite senti son potentiel. À l'époque, bon nombre de mes projets étaient tombés à l'eau à cause du casting, puisque, aujourd'hui, quand on tourne un film indépendant, les maisons de production exigent des stars. Ils financeront des films bizarres, audacieux, provocants, mais seulement si vous avez un acteur bankable. Après *Chopper*, j'ai rencontré Brad Pitt, et nous avons tout de suite sympathisé. Dès que j'ai lu l'histoire de l'assassinat de Jesse James, j'ai pensé à lui.

Pourquoi?

Parce que c'est une icône. Et que la seule chose qu'il puisse jouer, c'est une figure iconique. Brad ressemble aux anciennes gloires du cinéma. Il ne perd jamais son aura ni son mystère. Or mon film évoque la représentation et le mythe. Sur le plateau, j'ai été frappé par sa tristesse. Il porte en lui une mélancolie profonde qui colle parfaitement au personnage.

Cette tonalité et la longueur du film font beaucoup penser à Malick...

Je comprends mais, en même temps, je ne suis pas d'accord. Les films de Terrence sont rapides. Il s'y passe beaucoup de choses en très peu de temps... *L'Assassinat...*, en revanche, est volontairement lent et long. Je voulais que le film relève de l'expérience, d'une exploration de l'Amérique et de sa psyché. Ma principale référence tournait plutôt autour de *Barry Lyndon*. Il y plane cette même atmosphère mortifère, cette même attention au détail et à la langue. Pour revenir à Malick, ce qui est amusant, c'est que lorsque je lui ai montré le film en pleine production, il était très inquiet. Pendant la projection, il me disait «C'est trop long, trop lent. Il y a trop de voix off; il faut que tu coupes là et là, que tu accélères le rythme...»

Il vous a fait une réflexion sur cette couleur... malickienne?

Non, et heureusement. J'avais un peu la trouille qu'il se rende compte de tout ce que je lui ai piqué. [Rire]. Seulement, voilà: Terrence a fait si peu de films qu'il ne s'en souvient pas...

On parle beaucoup d'une version longue, des trente quatre montages, des conflits entre vous et les producteurs... Que s'est-il passé exactement?

C'était un film très dur à monter et j'avais parfois l'impression de jouer au Rubik's cube. On a essayé beaucoup de choses différentes, et plusieurs personnes ont tenté d'assembler des versions différentes...

Le film correspond à la version director's cut?

Non, mais il s'en rapproche. Il y a eu tant de versions, tellement d'influences différentes, que je ne sais plus exactement quelle est ma version... La Warner voulait plus d'action, Brad a tenté de mettre son grain de sel... Ce fut très compliqué, vraiment. Mais peut-être est-ce le lot de toute création.

Quelle était la durée du premier montage?

Plus de 4 h 30, mais c'était très mauvais. Il y avait plus d'événements, même si, au final, le meurtre d'Ed Miller est le seul qui évolue. On avait

aussi filmé beaucoup plus de scènes à Saint-Joseph, la ville enneigée où il se fait tuer, mais le studio m'a admonesté: «Pourquoi est-ce que tu filmes ça? Tu ne t'en serviras jamais, tu perds ton temps et notre argent.» Bref, c'était un peu tendu!

**L'éternelle lutte entre l'industrie et l'artiste...**

C'est plus compliqué que ça. Malgré tout, Warner m'a laissé les coudées franches. Curtiss Clayton, qui a monté le film et a su préserver son intégrité lors des différentes versions, me disait une chose très juste: «Tu ne peux pas détruire un film quand tu le changes.» La plupart des monteurs pensent qu'on ne peut pas bousiller un film, sauf si on jette la moitié des rushes comme dans *La Splendeur des Amberson* (Orson Welles, 46). Et puis, si l'on considère le *Pat Garrett & Billy the Kid* de Peckinpah ou le *Blade Runner* de Scott, on s'aperçoit que, parfois, les studios avaient raison.

Gaël Golhen - Première - octobre 2007

Après *Chopper*, biographie électrique autour d'un serial-killer australien, Andrew Dominik se penche sur un autre bandit bien-aimé: Jesse James. En revisitant l'assassinat de l'outlaw et ses conséquences sur son meurtrier, le cinéaste ne signe pas vraiment un western, mais raconte sur un rythme contemplatif et très victorien, la relation qui unit le célèbre hors-la-loi à son acolyte et futur assassin.

En 2 h 39, le film s'étourdit dans une succession de plans vertigineux et languides. Fondé sur l'évitement des deux personnages principaux, *L'Assassinat de Jesse James...* dessine en creux une parabole sur la célébrité et l'enfermement des icônes, s'interrogeant également sur la représentation des mythes. Dans une dernière partie magistrale (Casey Affleck obligé de rejouer sur scène le meurtre de son «héros»), le film atteint la beauté des grands John Ford, s'interrogeant sur ce qu'il peut subsister du western, de la fascination pour ses héros et de la grandeur du mythe US lorsque les icônes sont mortes. Dans ce cadre, Brad Pitt incarne un Jesse James dépressif et sujet à des crises de violence, étouffant dans son costume à franges trop petit pour lui. Un pied dans la tombe, bouffé par la paranoïa, l'acteur trouve un de ses plus beaux rôles depuis *Fight Club*. Face à lui, Casey Affleck, regard fuyant et dégaine de minet, figure la groupie flippante qui veut vivre dans l'ombre de la légende.

Gaël Golhen - Première - octobre 2007

Comment montrer la chute et la mort d'une icône silencieuse ? Comment filmer l'agonie d'une étoile ? La réponse se trouve incontestablement dans les pas d'Andrew Dominik. Habité par son sujet, le réalisateur se mue en conteur et nous entraîne par les sens dans un drame psychologique multiple et envoûtant.

Envoûtant... comme le personnage étrange et pénétrant qu'il dépeint : un homme au charisme puissant, mais dépressif et glaçant (faut-il souligner la sobre et étonnante performance de Pitt ?). Intrigant comme l'étrange Robert Ford, transcendé par un Casey Affleck qui n'en finit pas de se révéler, ici en miroir brisé de Jesse James. Fascinant comme ce duo d'ombres dont les yeux clairs s'observent et se répondent en silence...Et l'on marche, hypnotisés, à la suite de ces brigands rongés par la peur, la violence et la paranoïa. Et l'on se surprend à regarder derrière leur épaule, inquiets, guettant nous aussi le colt d'un Jesse James vengeur, trahi. Redécouvrant le mythe du « héros », on plonge dans le regard de la bête traquée, de l'ombre silencieuse admirée et redoutée, du spectre d'un roi qui ne supporte plus sa couronne.

Mythologie moderne et rêves de gloire, icône assassinée et disciple broyé, promenons-nous dans la légende, éblouis par la superbe photo de Roger Deakins (fidèle acolyte des Frères Coen). On entrevoit même Terrence Malick et Clint Eastwood se pencher et chuchoter à l'oreille de Dominik, enveloppés par la bande-son planante de Nick Cave.

Fascination et tension montent et s'envolent jusqu'au moment attendu et redouté, dans une déchirante scène de suicide assassiné, aussi puissante et résonnante que la mort du traître sera étouffée. Le roi est mort, vive le roi.

Eléonore Guerra - commeaucinemacom

Contrairement aux apparences, le titre de ce film est court. Il est court parce qu'il est tout ce qui reste d'un événement et de deux destins : le brigand-star Jesse James a été assassiné par le lâché Bob Ford. C'est tout, l'histoire a jugé. Tout le travail d'Andrew Dominik (et du livre dont il s'inspire) consiste alors à passer derrière cette simple phrase pour voir ce qu'elle cache. Mais sa grande intelligence est de ne pas se livrer à la défense méthodique d'une thèse alternative, simplement à dire : c'était un peu plus compliqué que ça. Et de rester perpétuellement en équilibre entre le réalisme psychologique et la dimension mythologique. Pas d'explications ici, pas de réponses claires : juste des données, souvent contradictoires. Ainsi, Jesse James, tout en gardant une certaine cohérence et un mystère indéchiffrable, endosse des identités multiples, vieille star dépressive, cow-boy fatigué, croquemitaine, psychopathe... Et si le film peut prêter à des interprétations faciles (Ford tuant le père), il ne s'en tient jamais à ça. Il suggère que l'assassinat de Jesse, c'est aussi l'assassinat de John Lennon, et aussi l'assassinat de Clyde Barrow, et aussi l'assassinat de César, etc. Le film fait ainsi tourner le mythe comme une boule à facettes, et le fait se réfléchir dans toutes les directions. Formellement aussi, le film mêle un réalisme dépouillé à des effets visuels élaborés, cherchant à retrouver la texture des photos du XIX<sup>e</sup>. D'un abord assez austère, il nous aspire peu à peu dans une langoureuse digression poétique sur la célébrité et les légendes américaines.

N. M. - Fiches du Cinéma